

BON-SECOURS



B R E S T

N° 66

Juillet 1949

ECOLE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS

BREST — 9, Rue Coat-ar-Guéven — BREST

BULLETIN TRIMESTRIEL

de l'Association Amicale des Anciens Elèves

N° 66

JUILLET 1949

N° 66

SOMMAIRE

L'AFFAIRE	3
VOYAGE A ROME 1949	6
FETE DES ÉCOLES LIBRES	17
LA FETE DES JEUX	18
CARNET DE FAMILLE	21
APPEL ADRESSÉ AUX ANCIENS	23
DERNIÈRE HEURE	24



L'Affaire !

Adressez **vos cotisations** à

Monsieur Jean LOSTIS

9, Rue Chateaubriand — BREST

C. C. P. RENNES 73-672

Membre à partir de	200 frs.
Donateur à partir de	500 frs.
Bienfaiteur à partir de	1.000 frs.
Etudiants	100 frs.

Vous ne savez pas ce dont il s'agit ? Vous ignorez l'Affaire, la grande Affaire ? Voici : le mardi 10 Mai, alors que professeurs et élèves continuaient paisiblement leurs cours dans la chaleur naissante des premiers jours d'été, songeant déjà aux vacances si proches, le 10 Mai, le Révérend Père Provincial réunissait en fin de matinée les professeurs du collège et leur annonçait, avec tout le calme et l'autorité qui le caractérisent, que les Pères Jésuites retiraient leurs troupes de Brest et que c'en était fini de Bon-Secours. Au début de l'après-midi, les élèves étaient mis au courant, à leur tour, et dans notre vieille et chère maison ce fut la consternation générale. L'annonce de l'armistice en 1940 ne nous avait pas fait plus d'effet. Le soir même, l'émotion avait gagné toute la ville. Pendant deux jours entiers, le silence le plus morne régna sur notre pauvre collège, les plus petits d'entre les élèves eux-mêmes n'avaient plus goût aux jeux ; quant aux maîtres, il leur fallait un sursaut d'énergie chaque fois qu'ils avaient à descendre en classe. Mais voilà qu'au matin du troisième jour, un beau jeudi matin, certains professeurs découvraient, en se rendant à leurs cours, une belle et grande caisse que des porteurs venaient de déposer aux pieds des escaliers : elle contenait une statue de saint Joseph que nous attendions depuis deux ou trois mois déjà. Pauvre saint Joseph, que venait-il faire en cette maison à l'agonie ? Il aurait pu rester où il était vraiment !

Et cependant... Saint Joseph est le patron de la bonne mort, c'est vrai ; mais il est aussi le patron des causes perdues et Bon-Secours, qui n'entendait point se laisser mourir ainsi, voulut voir en lui son Sauveur. Ce lui fut d'autant plus facile que notre saint Joseph, qui occupe désormais une place

d'honneur à la chapelle, est armé d'une bonne et forte hache capable de mettre en fuite nos ennemis les plus hardis.

Dès ce jour-là, l'espoir revint en tous les cœurs et, tandis que les élèves entreprenaient une neuvaine à saint Joseph pour obtenir par son intermédiaire le maintien des Pères à Brest, quelques anciens alertés se mettaient en campagne avec un enthousiasme et un dévouement qui arrachaient des larmes aux plus endurcis.

Dès le jeudi soir, trois anciens, fortuitement réunis, décidaient de passer à l'action sans plus attendre et discutaient d'une mission à l'évêché et d'une autre à Rome. Le lendemain, lors d'une réunion du Conseil d'Administration de la Société Immobilière, les Anciens prenaient fermement position et s'engageaient à tout faire pour conserver Bon-Secours. Le soir même, MM. Dujardin, Miriel et Gilles Guyader se rendaient à Quimper, où Monseigneur Fauvel, touché de leur démarche, leur promettait formellement que Bon-Secours continuerait coûte que coûte même si les Pères s'en allaient.

Ce n'était qu'une première manche de gagnée et tandis que les jeunes continuaient de prier de plus belle, encouragés par ce premier succès, quelques-uns de leurs aînés préparaient activement l'expédition romaine. Ce ne fut pas un petit travail : d'une part il fallait réunir les pièces nécessaires à la constitution d'un dossier, d'autre part il fallait préparer les voies en touchant nos amis de Paris et de Rome. Mais on eût dit que la Providence avait tout préparé : à Paris nous avions André Colin, ministre de la Marine Marchande, qui mit aussitôt tout en œuvre pour le succès de notre démarche ; à Rome nous avions l'abbé Paul de Surgy, ancien élève lui aussi, et l'abbé Le Quéré, ancien professeur, qui, tous deux, devaient être d'une aide si précieuse pour nos pèlerins.

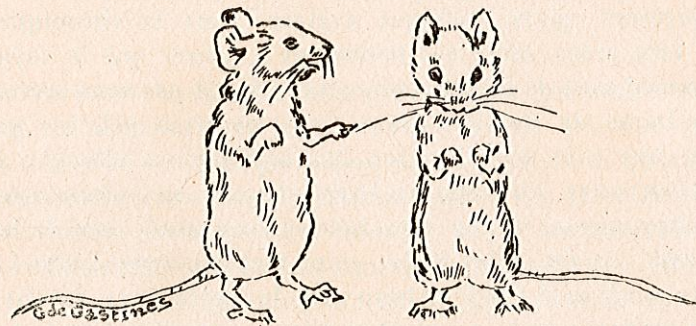
Après quinze jours de démarches de toute sorte, nous étions à la veille du départ, quand nous apprîmes qu'un groupe de parents d'élèves désiraient joindre un troisième délégué à ceux qui avaient déjà accepté la délicate mission d'aller intercéder pour nous auprès du Très Révérend Père

Général de la Compagnie de Jésus. Leur choix d'ailleurs était des plus heureux puisqu'il s'agissait du Docteur Jaouen de Kerlouan, lui aussi ancien élève et père d'élèves. Dès le lendemain, le mardi 24 Mai, le président de la délégation, M. le Commissaire Général Dujardin, gagnait Paris afin de terminer les préparatifs de départ, et le jeudi de l'Ascension au soir, il était rejoint en gare de Lyon, à Paris, par Maître Le Goasguen et le Docteur Jaouen.

Brest était en pleine réaction, la partie commençait. Pour être complet, il convient d'ajouter que le samedi 12 Mai, le signal de la réaction avait été donné par un bel article du Docteur Jean Coquelin dans *Ouest-France*, où il proclamait : « Nous ne laisserons pas partir les Pères. » Le Docteur Coquelin ne s'en tint d'ailleurs pas à un article et tout le temps que durèrent les préparatifs de départ il se dépensa avec le plus beau désintéressement.

Il faut dire qu'en ces circonstances partout nous avons rencontré, de la part des Anciens comme des familles ou des amis, la plus grande sympathie et le plus beau dévouement.

Le Vieil Oncle.



Voyage à Rome 1949

Ils étaient trois pèlerins envoyés à Rome pour demander au Très Révérend Père Général de la Compagnie de Jésus de ne pas donner suite à son ordre de supprimer leur cher Collège. Pourquoi pas ? parce que les Pères Blancs ont constaté que la règle de trois leur est salubre : quand on est un, on s'ennuie ; quand on est deux, on se dispute ; quand on est trois, on se dispute tout de même, mais il y en a un pour départager les deux antagonistes. Ils étaient donc trois : le vieux marin, parce que Brest est une ville maritime — ainsi en avait décidé le Conseil d'Administration — le vieil avocat, parce qu'il avait pensé qu'un représentant du barreau était indispensable à la défense des intérêts de Bon-Secours, le vieux médecin, parce que les familles avaient voulu qu'il puisse, en cours de route, soigner les deux autres. Il se trouvait, par hasard, qu'étant père de douze enfants vivants, sa démarche devait, de l'avis unanime, avoir plus de poids.

Le rendez-vous fut fixé au jeudi 26 Mai, jour de l'Ascension, à la gare de Lyon, à Paris, où les trois pèlerins se retrouvèrent après quelques avatars, dont le chroniqueur vous fera grâce, mais qui donnaient à penser que le voyage commencé sous de durs auspices ne se ferait pas sans accrocs. Notre-Dame de Bon-Secours aidant, les trois pèlerins passèrent une nuit sans histoire, confortablement allongés sur les banquettes du wagon. Deux d'entre eux dormaient peut-être encore, si une voix douce ne les avait tirés de leur sommeil : « Oh ! les belles eaux transparentes ! Oh ! la tendre verdure ! Oh ! le beau ciel de moire !... » C'était le vieux médecin dont se révélait l'âme poétique et qui, tout comme saint François, bénissait le Seigneur en contemplant le lac du Bourget. Il fallut donc, coûte que coûte, se mettre au poste d'admiration, comme on dit dans la marine, et

contempler avec ferveur les Alpes de Maurienne, puis, une fois le tunnel de Modane passé, les Alpes d'Italie et la vallée du Pô. Le vieux médecin n'était pas seulement poète, il était aussi bretonnant et rapportait tout à son cher pays, qu'il n'avait pas quitté depuis vingt-six ans, comparait les Alpes au Menez-Hom et la Dora à l'Aber-Benoît, constatait avec orgueil que les pommes de terre de la vallée du Pô étaient en retard sur celles de Plouguerneau. Il se croyait toujours dans le car de Kernilis au Folgoët et interpellait les voyageurs. Comme il eut raison : grâce à lui, les deux autres



Au poste d'admiration.

pèlerins firent la connaissance d'un Gallois qui était comme dirait un druide, d'un jeune ouvrier italien qui s'en allait voir le Saint-Père et à qui le bon docteur persuada qu'il était un descendant des Gaulois cisalpins, donc un frère de race. Entre temps, il soignait les malades à qui les mouvements désordonnés du train étaient funestes et consolait les affligés.

Gênes et son grand port, la Spezzia, Pise et sa tour penchée, Carrare et ses carrières de marbres, Livourne, Civita Vecchia défilèrent devant les yeux ébahis des trois vieux pèlerins. Suivant qu'ils se penchaient à droite ou à gauche, ils pouvaient contempler, d'un œil charmé, les flots

bleus de la Méditerranée ou la masse tourmentée des Apennins.

21 heures 30. — Rome. — A la gare, ils trouvent pour les conduire un très jeune ancien de Bon-Secours, l'abbé Paul de Surgy. Signalement donné par le Vieil Oncle : mince comme un cierge, avec une figure d'enfant de chœur. Très exact, inutile de faire fonctionner les signaux de reconnaissance ; on se retrouve tout de suite ; taxi, chambre d'hôtel à trois lits, repos et sommeil.

Samedi 28 Mai. — Branle-bas matinal. La première visite des trois pèlerins fut pour Saint-Louis des Français où ils se retrouvèrent chez eux. Chez eux encore, au Palais Taverna, où, après un périple dans un dédale de rues très italiennes (marmaille grouillante, linge aux fenêtres), ils se présentèrent, munis de leurs lettres d'introduction, au R. P. Delos O. P., conseiller ecclésiastique de l'ambassade de France auprès du Vatican. Accueil cordial et sympathique, au cours duquel ils débitèrent leur petite leçon : le vieux marin, la larme à l'œil, comme les gens qui n'ont pas l'habitude du prétoire, le vieil avocat, le verbe insinuant ou enflammé suivant le cas et les besoins de la cause, le vieux médecin, la parole onctueuse, comme il convient au praticien.

Forts de leurs premiers travaux d'approche, ils tentèrent ensuite une patrouille vers la Curie généralice, borgo di Santo Spirito, sur les confins du Vatican. Pas d'hommes de veille aux créneaux ; les portes n'étaient défendues que par un socius ignorant des projets subversifs des trois pèlerins, et qui les introduisit auprès d'un parlementaire déjà au courant de leurs démarches, le R. P. Robinne. Accueil exquis, chaleureux à souhait, et promesse d'audience du R. P. Assistant pour la France du R. P. Général.

L'audience eut lieu entre 16 heures et 18 h. 30. Le R. P. de Gorostartzu accueillit les pèlerins avec une très grande cordialité, écouta leurs doléances, voire leurs reproches, encouragea leurs espoirs, mais ne promit rien, que de soumettre leur dossier au T. R. P. Général, absent de Rome pour cause de maladie. Ceci ne les étonna qu'à moitié, et le lendemain ils devaient apprendre, de la bouche même de la

R. M. Supérieure de la Retraite, que si l'on peut voir et aborder le « Pape Blanc » avec la plus grande facilité, personne ne peut se vanter d'avoir pu entretenir de ses désirs le « Pape noir », pratiquement inaccessible. Ce qui ne fit qu'aggraver le petit froid qu'ils avaient dans le dos, en franchissant le seuil de ce terrible oppidum qu'est la Curie généralice.

L'émotion mal contenue du vieux marin, la voix tonitruante ou calme suivant le cas, les roulements d'yeux et les gestes *ad hoc* du vieil avocat, la douceur angélique et insinuante du vieux médecin ne semblant avoir eu sur le R. P. Assistant qu'une influence de second ordre, les trois pèlerins s'en remirent à Notre-Dame de Bon-Secours du soin de guider leurs pas et l'intelligence de leurs auditeurs, en commençant une neuvaine à leur Sainte Patronne, sous les auspices du R. P. Ricard ; ils en informèrent leurs commitants brestois.

La neuvaine commença le lendemain, dimanche 29 Mai, à Saint-Pierre, par une messe que voulut bien dire l'abbé de Surgy pour les trois pèlerins de Brest et à leurs intentions. C'est là que le vieil avocat subit l'une des plus grosses émotions de sa vie. Comme il sortait du tribunal de la pénitence, il vit avec terreur une main qui se glissait hors du compartiment du confesseur et qui brandissait un bâton. Il crut, lui l'ancien bâtonnier, qu'il allait recevoir, pour la rémission de ses péchés, une sévère bastonnade. Les explications de l'abbé de Surgy sur la façon matérielle dont sont distribuées les indulgences le remit avec peine de son émotion.

Les trois pèlerins se remirent à l'ouvrage ; c'est-à-dire qu'ils réunirent leurs lumières et leurs papiers, pour rédiger des placets variés suivant les autorités auxquelles ils allaient s'adresser et suivant les demandes expresses du R. P. Delos et du R. P. de Gorostartzu. Comme c'était tout de même dimanche, ils s'accordèrent un peu de repos, et, sous la direction éclairée de l'abbé Le Quéré, ancien surveillant de Bon-Secours, actuellement élève au Séminaire Français, ils visitèrent, le matin, la Rome des Césars : la prison Mamertine, où existe toujours la source qui jaillit miraculeusement pour permettre à saint Pierre de baptiser ses gardiens, le Capitole

et la Roche Tarpéienne toute proche, les forums, le Colisée... puis l'ascension du Janicule, bien dure sous un soleil de plomb, pour y rencontrer la R. M. Maria-Paola, supérieure de la Retraite. En fin d'après-midi, toujours sous la direction de l'abbé Le Quéré, ils visitèrent les Catacombes de Priscilla.

Lundi 30 Mai. — Branle-bas matinal, comme d'habitude, et, comme d'habitude, messe matinale en union avec Bon-Secours. A 10 h. 30, audience à l'Ambassade de France. Les trois ambassadeurs de Bon-Secours sont très aimablement reçus par S. Exc. M. Wladimir d'Ormesson, qui, après avoir écouté leur requête, leur promet d'intervenir personnellement auprès du R. P. de Gorostartzu et de la Secrétairerie d'Etat. Conversation toute diplomatique dans un cadre charmant. Pas besoin de cris de détresse, de supplications ou de reproches ; les salons de l'ambassade ne s'y prêtent pas. En congédiant les ambassadeurs de Bon-Secours et après s'être excusé de ne pouvoir les convier à déjeuner pour cause d'absence (jugez du peu !), Son Excellence les invita à assister le lendemain à une messe en l'honneur de sainte Pétronille, à Saint-Pierre. M. d'Ormesson a voulu renouer, en effet, une tradition abandonnée depuis vingt ans et qui faisait de la Sainte-Pétronille une fête très française. L'Ambassadeur en donne la raison à ses collègues de Brest beaucoup moins versés que lui dans les questions historiques. Quand Astolf, roi des Lombards, attaqua le Souverain Pontife, Pépin Le Bref délégua ses deux fils, à la tête d'une armée, pour défendre le trône de Saint-Pierre. Victorieux des armées lombardes, les guerriers francs remirent au Pape les états qu'ils avaient conquis sur leur puissant rival, et ce fut l'origine du pouvoir temporel du Saint-Siège. En remerciement, le Souverain Pontife leur fit don du corps de sainte Pétronille, fille de saint Pierre, et c'est à partir de cette époque que la France reçut le nom inappréciable de « Fille aînée de l'Eglise ». Ce n'est pas une légende et ce qui vient d'être raconté figure en toutes lettres dans le rituel.

Mais finis les ambassades et les ronds de jambes diplomatiques ; il faut se remettre à l'ouvrage, c'est-à-dire à la machine à écrire et aux papiers, faire les rapports demandés

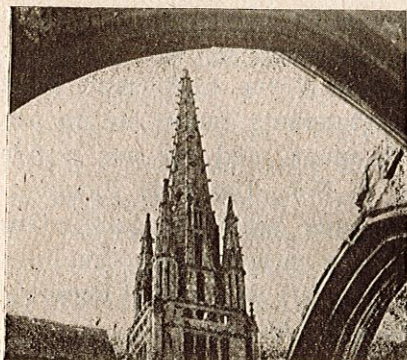
pour la Secrétairerie d'Etat et la Curie généralice. Il faut aussi préparer le reportage que le R. P. Robinne, directeur de Radio-Vatican, a demandé aux Brestoïses pour le soir même. A 19 heures, les trois reporters, emmenés par le R. P. Speaker dans une auto de grand luxe, parcourent les jardins du Vatican, dont ils ne soupçonnaient ni la beauté, ni la fraîcheur. Radio-Vatican, émissions en vingt-deux langues normalement, et aujourd'hui en vingt-trois par exception ; car, après que le vieil avocat eut dit Urbi et Orbi les souffrances de Brest et ses espoirs de résurrection (ceux d'entre vous qui étaient nombreux à l'écoute se souviennent certainement de l'émouvant début : « De Rome, parler au monde, quel honneur pour trois pèlerins brestoïses... »), le vieux médecin prit la parole en breton, et après quelques mots bien sentis, lança les invocations habituelles de nos pardons : « Itron Varia a Vir-Zikour, Itron Varia ar Folgoat, pedit evidomp ». Mais les Bretons bretonnants auront été un peu ahuris de le voir mettre sur le même pied que nos grands saints et saintes de Bretagne, la Notre-Dame de Plouguerneau : Notre-Dame des Bois, que seuls ses paroissiens connaissent et qui, au fond, est une antique statue druidique que les pieux habitants ont paré du titre de sainte et honorent sous le vocable de « Itron Varia ar C'hoajou ».

Mardi 31 Mai. — 9 h. 30, messe diplomatique à la basilique de Saint-Pierre : gendarmerie pontificale en grande tenue, ambassadeur, conseillers, secrétaires en idem, tout le chapitre de Saint-Pierre, le cardinal Tedeschini en cappa magna, et aussi la colonie française. Les pèlerins de Brest y rencontrent le R. P. de Gorostartzu qui, à leur sortie, leur annonce que leur dossier a été remis au T. R. P. Général et que lui-même a été convoqué à l'ambassade par M. d'Ormesson.

A 13 heures, visite en corps à M. Veronèse, président général de l'Action Catholique Italienne. C'est à la R. M. Maria-Paola, qui se trouve être sa belle-sœur, que les pèlerins brestoïses doivent cette audience. M. Veronèse est naturellement habillé en vert (ceux d'entre vous qui font de la peinture connaissent certainement le vert Veronèse) et les écoute avec

bienveillance, ou plutôt écoute le vieil avocat qui, inlassablement, et avec une éloquence intarissable que seule peut donner l'usage du palais (sans jeu de mots), lui expose ses idées sur la question.

Et puis de nouveau aux travaux ou aux papiers forcés. Mais il faut avouer que le vieux marin et le vieux médecin, qui ont des fourmis dans les jambes et éprouvent le besoin de les dérouiller, s'offrent une excursion pedestre d'un bout à l'autre de Rome, qui commence par une recherche difficile d'une église dédiée à saint Patrick, inconnue de l'homme italien de la rue, et où ce vieux celtisant de docteur veut absolument faire ses prières.



Saint-Patrick ?

Mercredi 1^{er} Juin. —

Jour mémorable. C'est celui où les trois pèlerins de Brest vont être reçus en audience spéciale (qu'ils doivent à l'ambassade) par Sa Sainteté Pie XII, glorieusement régnant. A 9 heures, ils ont un entretien avec Mgr Bellini, de la Secrétairerie d'Etat, et à 10 heures, ils se présentent aux portes de bronze. Gar-

des suisses dans leur éclatant costume, la colonnade du Bernin, la cour Saint-Damase et l'entrée des appartements pontificaux. Alors ils sont pris en charge par un maître de cérémonie et les camériers, qui leur font traverser une enfilade de salons et de loges, dont ils ont à peine le temps de voir les splendeurs : salons occupés par des supérieurs d'ordres, des diplomates, des grands de la terre, et ils avancent toujours plus loin et plus haut. Brusquement les voilà introduits dans le salon où le Saint-Père commence ses audiences. Genou en terre, ils baisent son anneau ; le Saint-Père les relève et, avec un regard d'une telle bonté que toute émotion disparaît pour faire place à une immense confiance, écoute leur requête.

Le vieux marin, qui est le plus vieux des trois, lui dit :

— Très Saint-Père, nous sommes venus de Bretagne, avec l'approbation et la bénédiction de notre Evêque, pour supplier le T. R. P. Supérieur général de la Compagnie de Jésus de maintenir au Collège Notre-Dame de Bon-Secours, dont nous sommes trois anciens, les Pères Jésuites qui le dirigent.

— C'est donc, répond le Saint-Père, que vous êtes menacés de leur départ ?

— Très Saint-Père, l'ordre de départ est déjà donné ; mais nous ne voulons pas qu'il soit exécuté.

— C'est peut-être que le T. R. P. Général n'a plus le nombre de sujets suffisants pour conserver tous ses collèges.

— C'est très exactement la question, Très Saint-Père. Mais elle regarde le T. R. P. Général, et pas nous qui voulons conserver nos maîtres.

Le vieux marin qui sent que son voisin l'avocat a bien envie de placer son mot, lui passe la parole pour défendre, mieux qu'il ne saurait le faire, la cause de Bon-Secours. Le vieux docteur qui sur ses douze enfants en a donné deux à l'Eglise, un jésuite et un père blanc, avait bien aussi le droit, et même plus que tout autre, de dire son mot, et il l'a fait. Alors le Saint-Père leur a dit :

— Je m'intéresse à votre démarche et j'écirai au T. R. P. Général de la Compagnie de Jésus.

Avant de partir, en présence de la bonté si paternelle du Saint-Père, qui autorisait toutes les audaces, le vieux marin lui a dit :

— Très Saint-Père, nous vous demandons de bénir notre Collège, nos maîtres, nos anciens, les élèves, leurs familles et nous-mêmes, et aussi d'une façon spéciale M. l'abbé Leroux, depuis vingt ans professeur à Bon-Secours et qui a été le protagoniste de notre pèlerinage.

Il paraît que c'était incorrect de donner une place de faveur au vieil oncle et que les deux autres pèlerins s'en sont offusqués. Mais le vieux marin avait promis à M. Leroux de prononcer son nom devant le Saint-Père et une promesse doit toujours être tenue. Avouez que le Vieil Oncle le méritait largement.

C'est fini ; les camériers reprennent en charge les trois Bretois, qui quittent le Vatican à regret, le cœur débordant de joie, tellement qu'ils se précipitent à la poste pour faire part de leur bonheur aux parents, aux maîtres, aux amis : cartes postales et lettres timbrées de la poste vaticane.

Maintenant il faut songer au départ. Visite d'adieu à la Curie généralice, qui n'est plus une forteresse à assiéger, mais la Maison-Mère de tous les collèges et résidences de France. Vue de loin elle est si redoutable dans sa puissance ! Vue de près elle est si accueillante ! Le R. P. de Gorostartzu et le R. P. Robinne reçoivent une dernière fois les trois pèlerins de Brest, les font monter sur la terrasse qui, sous la haute coupole de Saint-Pierre, domine Rome et... le monde.



De gauche à droite : Maître Le Goasguen, P. Robinne, Amiral Dujardin, R. P. de Gorostartzu, Docteur Jaouen.

Le R. P. Assistant se fait photographier avec eux et vous voyez dans ce bulletin sa figure si vive et si sympathique, comme celle du R. P. Robinne. Surtout, et par-dessus tout, il fait savoir aux trois anciens de Bon-Secours que le T. R. P. Général a décidé de reconsidérer la question. Oh ! pas de promesses bien sûr, mais un grand espoir et, Notre-Dame de

Bon-Secours aidant, une confiance immense dans sa protection.

Mais le temps passe. Le train de Paris est à 18 h. 40, et il est bien 18 heures quand les trois voyageurs se retrouvent à la Pensione Rubens qui les a hébergés pendant cinq jours. L'abbé de Surgy et l'abbé Le Querré les attendent. Certes, ils pourront régler bien des affaires à la traîne : dactylographie des rapports en particulier. Mais il y en a d'autres : fonds à procurer, règlement des dettes, etc... Le vieux marin pense que le règlement sur le service en campagne qui prévoit qu'un officier resté derrière la troupe pour régler les détails du cantonnement a été sagement rédigé : il décide d'abandonner ses camarades et de rester régler les détails.

18 h. 20. — Le vieil avocat péroré toujours et sa valise n'est pas faite, ou plutôt elle se remplit à la va comme j'te pousse : un pantalon en tire-bouchon, la couverture que l'on a oubliée et qui refuse de se loger ; les efforts réunis des trois voyageurs réussissent mal à la fermer d'un côté seulement. Elle vomit un foulard ou des bretelles du côté qui a refusé de céder.

18 h. 25. — Taxi dans les rues de Rome encombrées.

18 h. 30. — Gare di Termini, discussion aux guichets.

18 h. 37. — Séparation sans adieux à la porte d'entrée des quais. Pas le temps de s'épancher. Trois minutes plus tard, le train de Paris s'ébranle, pendant que le vieux marin et l'abbé de Surgy se demandent s'ils ne vont pas voir réparaître les deux voyageurs définitivement vaincus dans leur lutte pour le départ.

Maintenant que voilà ce voyage, qui a été très beau et que l'on peut espérer fructueux, heureusement terminé, vous allez demander au narrateur pourquoi il a voulu faire remarquer, dès le début de son récit, qu'il était indispensable que les pèlerins fussent trois. Eh bien, je vais vous confier que le vieux marin a mauvais caractère, que quarante ans de service dans la marine lui ont appris que l'heure est l'heure et qu'il y a une heure pour tout : pour manger, pour dormir, même pour travailler, et qu'il n'aime pas être en retard, tandis que quarante ans de barreau ont donné au vieil

avocat l'indépendance qui caractérise les professions libérales et qu'il prend avec l'horaire des libertés vraiment fantaisistes. Alors ? Alors, si le vieux médecin n'avait pas été là pour demander au vieux marin de ne pas rester à cheval sur le règlement et le tableau de service, et au vieil avocat de le respecter un peu plus, les intérêts de Bon-Secours auraient pu s'en trouver compromis. Les témoins vous diront qu'il n'en a rien été.

* * *

Commissaire général de la Marine.



Grande Assemblée des Anciens le Dimanche 2 Octobre

**Nous espérons qu'en raison des circonstances,
vous tiendrez tous à être présents.**

Retenez bien la date : Dimanche 2 Octobre.

Fête des Ecoles Libres

Samedi, 28 Mai 1949.

« Pleuvra-t-y ? pleuvra-t-y pas ? » C'est là toute la question. Il en résulte une confusion générale. C'est à qui prendra sa veste, à qui la laissera. On décrète finalement qu'il ne pleuvra pas : aussi le mur de la cour des Grands disparaît sous un tas de vestes et d'imperméables, tandis que le Collège s'en va rejoindre le lieu de rassemblement.

A 14 heures, musique en tête, l'immense caravane s'ébranle et envahit bientôt toute la rue Jean-Jaurès. Les Brestois se pressent en très grand nombre sur les trottoirs. Au passage, nous reconnaissons quelques-uns de nos professeurs. L'un nous regarde de bien haut ; l'autre se hisse sur la pointe des pieds pour nous applaudir. Nous arrivons enfin au stade de Ménez-Paul, et il est près de trois heures quand nous pénétrons sur la grande pelouse.

Défilé, rassemblement, lever des Couleurs. Pour le chant qui devait accompagner cette cérémonie, le speaker annonce la chorale de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Ces demoiselles s'installent à la tribune : 1, 2, 3, 4... O surprise ! au lieu de la schola attendue, c'est une seule voix d'homme, une voix bien masculine qui nous parvient. Gageons que l'an prochain le maître de chant saura s'éloigner un peu plus du micro.

Place maintenant aux athlètes de Saint-Louis et à ceux de la Croix-Rouge, qui exécutent sauts périlleux et pyramides. Et voici les petits, « les benjamins ». Un quart d'heure durant, et dans des mouvements d'ensemble très savants, ils déploient toute leur science « gymnastique ». Science originale aussi, comme ils nous le prouvent ensuite, au cours d'un match de football à « pieds liés ».

Après un carrousel vélocipédique spectaculaire et des mouvements d'ensemble très réussis, tant par les garçons que par les filles, la manifestation se termine par le baisser des Couleurs.

Marcel CLÉACH, élève de Seconde.

La Fête des Jeux

Dimanche, 29 Mai 1949.

Il fait bien plus beau aujourd'hui, du moins pour le moment. Les derniers préparatifs s'achèvent : décoration, répétition, etc. Le speaker s'exerce en hurlant tous les chiffres qui lui passent par la tête. Apprendrait-il à compter ? pourquoi pas ? c'est un Philosophe.

A trois heures, nous commençons à défiler (trois par trois et en silence). En tête marchait le porte-drapeau, suivi de la clique des Pupilles de Bertheaume et de trois destriers. Depuis deux ans, en effet, la cavalerie est de tradition à Bon-Secours. Ces trois honorables bêtes se permirent d'ailleurs quelques fantaisies pendant le lever des Couleurs.

Dès que le drapeau flotte au sommet du mât, salué par la fanfare des Pupilles, les « Petits » s'éloignent et cèdent la place aux « Grands », qui exécutent avec brio leur numéro



De gauche à droite : Jean Le Berre, Gérard de Trobriand, Paul Thierry, Emile Miriel, Jean Lostis.

d'ensemble. A leur tour maintenant de céder la place aux plus jeunes qui vont se livrer une lutte à mort pour l'honneur de leurs drapeaux. Puis les « Grands », encore eux, mais à bicyclette cette fois, ont à faire preuve de bonnes qualités sur un parcours de slalom plutôt difficile. Tous s'en tirent à peu près indemnes, et plusieurs se retrouvent sur le terrain de volley-ball pour le match qui les oppose aux professeurs. Ceux-ci, c'est triste à dire, ne font qu'une bouchée de leurs élèves. Est-ce leur taille ? Sont-ce les services coupés du P. Brouard, qui leur ont valu la victoire ? Le speaker, malgré sa faconde, ne saura nous le dire, car il appelle déjà tout le monde au buffet.



De gauche à droite, en haut : Jean Le Normand, Bernard Simottel, Jean-Claude Larrieu, M. l'abbé Falhun, Alain Madec, Gilles Gélébart.

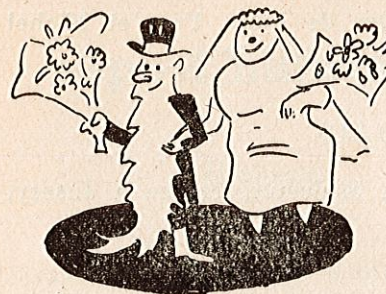
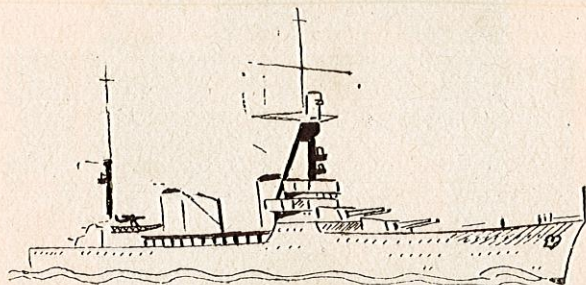
En bas : Jean-Michel Le Roux, Henri Guiriec, Yves Plouzen, René Riou.

C'est l'entr'acte. Mais il n'était pas dit que cet entr'acte devait se passer comme cela, et nous pouvons écouter un match France-Belgique cadets de basket, dont le narrateur est le principal héros.

Mais un groupe de danseurs entre en scène et commence ses évolutions, tandis que les concurrents se préparent pour le parcours du combattant. On n'a jamais connu le vainqueur de cette épreuve. Ils se classèrent tous ex æquo. Maintenant trois chars vont s'affronter. La lutte promet d'être sévère et le sera : le vainqueur en sortira avec un bras bien mal arrangé. Condoléances, Chesnot ! Il ne pourra pas tenir sa place dans le carrousel. Déjà trente cyclistes se mettent à tourner, à se croiser, à faire mille figures savantes.

Dernier rassemblement, baisser des Couleurs... La fête des jeux 1949 est terminée. Vive la fête des jeux 1950.

Marcel CLÉACH.



Carnet de Famille



PLUS HAUT SERVICE

L'abbé François ROLLAND a reçu l'ordination sacerdotale, en la cathédrale de Quimper, le 29 Juin.

MARIAGES

Pierre LE GRIGNOU avec Mlle Louise HEMERY, Château-neuf-du-Faou, le 19 Avril.

Pierre LE BOT, Docteur en Médecine, avec Mlle Paule BARON, Saint-Pol-de-Léon, le 5 Mai.

Hervé GAULTIER DE CARVILLE avec Mlle Marie HÉRON DE VILLEFOSSE, Rennes, le 2 Juin.

NAISSANCES

Philippe, 4^e enfant de Gilles GUYADER, Brest, le 25 Mars.

Véronique, 2^e enfant d'Hervé GAYET, Brest, le 6 Mai.

Anne, fille de Jean-Paul HERRY, Confolens (Charente), le 6 Mai.

Yves, 4^e enfant de Michel DE CORBIÈRE, Digoin (S.-et-L.), le 10 Mai.

Tanneguy, 4^e enfant de Tanneguy DE VUILLEFROY DE SILLY, Coëtquidan (Morbihan), le 28 Mai.

Gwenn, 3^e enfant d'Alain CEILLIER, Versailles, le 19 Juin.

DÉCÈS

Mme Adolphe PRUCHE, mère de Jean, Yves et Michel
(mort pour la France), Landivisiau, le 9 Mars.

NOUVELLES

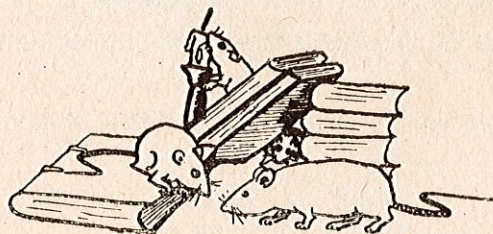
Jean PENQUER, Docteur en Médecine, exerce à Jussey,
Haute-Saône.

François CHAPÉL est médecin à Gourin, Morbihan.

Nous regrettons que la distance ne leur permette pas de
venir à nos réunions.

Robert DROUINEAU nous écrit : « J'ai été jusqu'à présent
un ancien apparemment bien infidèle à notre vieux collège.
Mon cœur n'en est pas moins resté très attaché à Bon-Secours
dont l'enseignement m'a vraiment marqué pour la vie. Main-
tenant que la liaison effective est reprise, j'espère bien qu'elle
ne se relâchera plus... »

Avocat à Poitiers depuis 1927, marié en 1934, père de
neuf enfants s'échelonnant de 14 ans à 5 mois (5 filles et
4 garçons). Guerre de 1939 comme lieutenant au Régiment
de Marche de la Légion Étrangère (quelle triomphe inou-
blable !), blessé le 25 Mai 40 dans la Meuse (un œil de
moins et pas mal d'éclats dans le corps). Depuis 1943 enfoncé
jusqu'au cou dans la lutte pour la liberté d'enseignement
comme président de l'A.P.E.L. académique de Poitiers et
vice-président de l'Union Nationale des A.P.E.L. Voilà l'essen-
tiel de ma vie depuis vingt-deux ans. »



Appel adressé aux Anciens

Monsieur,

Le Très Révérend Père Général de la Compagnie de
Jésus ayant décidé de retirer les Pères Jésuites de Bon-
Secours, faute de sujets, les anciens résidant à Brest ont
entrepris immédiatement les démarches nécessaires pour
obtenir le retrait de cette décision.

Pour ce faire, trois d'entre eux, MM. Dujardin, Le
Goasguen et Jaouen se sont rendu à Rome près du Père
Général et du Saint-Père. Ce voyage leur a occasionné de
grosses dépenses qu'il serait injuste de leur laisser supporter
seuls. Nous vous demandons donc d'y participer dans la
mesure de vos moyens.

Les Anciens de la Section Brestoise, réunis à Brest le
29 Mai, ont proposé un versement de cinq cents francs ou
plus.

Nous espérons que vous voudrez bien faire parvenir votre
obole sans attendre à M. Jean Lostis, 9, rue Chateaubriand,
Brest. — C. C. P. Rennes 73.672.

Si vous êtes en retard pour vos cotisations, veuillez les
ajouter à votre offrande en le mentionnant au talon.

Le Secrétaire,
Abbé LEROUX.

P.S. — Nous avons reçu à ce jour 15.000 frs, nous
sommes loin des 90.000 frs qui nous manquent. Quant aux
cotisations en retard mieux vaut ne pas en parler !

DERNIÈRE HEURE

Nous avons attendu jusqu'à la dernière minute, dans l'espoir de pouvoir vous annoncer le maintien des Pères à Bon-Secours. La réponse de Rome nous est enfin parvenue. Mais, hélas ! malgré les efforts admirables de tous, le Très Révérend Père Général n'a pas cru devoir satisfaire à notre demande. Les Pères quittent Brest, et c'est avec la plus grande peine que tous nous les voyons partir. Eux aussi, ils sont désolés de nous abandonner. Qu'ils sachent tout au moins que nous leur conservons toute notre admiration, toute notre reconnaissance, aussi affectueuse que respectueuse.

Le Collège Notre-Dame de Bon-Secours — car il continue malgré tout — conservera leur souvenir. Leurs successeurs auront à cœur de maintenir dans notre vieux Collège les traditions de discipline, de travail et de piété qui ont toujours été l'honneur de notre maison, jusqu'au jour, que nous espérons prochain, où les Pères pourront encore reprendre leur place parmi nous.

« Ce n'est qu'un au revoir ! »



Le Gérant : Abbé LEROUX.

I.C.A., 17, rue Jean-Jaurès, BREST

7-49. — Dépôt légal 1949, 3^e trimestre, N° 7978

